

LES TAUREAUX ESPAGNOLS AU HAVRE  
(1868)

# LES TAUREAUX ESPAGNOLS AU HAVRE

PAR

ALEXANDRE DUMAS



---

PREMIÈRE, DEUXIÈME ET TROISIÈME COURSE  
PROGRAMME DE LA QUATRIÈME.



**Prix : 25 centimes**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DU HAVRE.

ALEXANDRE DUMAS

# Les taureaux espagnols au Havre

PREMIÈRE, DEUXIÈME ET TROISIÈME COURSE,  
PROGRAMME DE LA QUATRIÈME

LE JOYEUX ROGER  
2016

Cette édition a été réalisée à partir d'une photocopie du document original détenue par la Bibliothèque des sciences humaines de l'Université de Montréal. La brochure, de 1868, porte simplement la mention d'édition : Chez tous les libraires du Havre.

Nous avons corrigé les erreurs évidentes – la publication ayant toutes les apparences d'avoir été réalisée dans la hâte et avec peu de soin – et modifié la ponctuation à plusieurs endroits.

ISBN : 978-2-924529-55-3

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## Première course du dimanche 29 juin

Il y a aujourd'hui quelque chose comme vingt-deux ans qu'Alexandre a dit ce fameux mot qui a fait, comme Dumont-Durville, trois fois le tour du monde, et qui nous ferait lapider tous les deux, si jamais nous retournions en Espagne.

Nous entrions dans la cirque de la Porta-Mayor juste au moment où un taureau furieux envoyait Lucas Blanco à dix pieds en l'air.

Alexandre se trouva mal. Je demandai pour lui un verre d'eau pure.

Le garçon du cirque le lui apporta ; il le but à moitié, et le rendant à celui qui le lui avait donné :

— Portez le reste au Mançanarès, dit-il, cela lui fera plaisir.

Et, en effet, la veille, nous avons traversé le Mançanarès à pied sec, sans nous donner la peine de passer sur le pont de Tolade, où Sabine passait autrefois, mais où Sabine ne passa plus. — Nous avons rencontré, roulant sur des cailloux, un ruisseau d'un demi-mètre de large, — et nous avons sauté par-dessus.

C'était le fleuve.

Que d'eau a passé sous les ponts depuis ce jour-là, sans compter celle du Mançanarès.

Pour la troisième ou quatrième fois, les courses de taureaux viennent d'essayer de se naturaliser sur la terre de France ; et je dois dire que cette fois, malgré l'opposition faite par l'autorité à M. Mesa, entrepreneur, elles y ont un pied.

Un second succès comme celui d'aujourd'hui et elles en auront deux.

Les courses avaient été autorisées à la condition — la condition paraîtrait oppressive à des Espagnols —, à la condition qu'il n'y aurait ni chevaux ni taureaux tués.

On avait même dit qu'il n'y aurait pas de sang versé.

Ce dernier article était impossible.

On s'est contenté d'exiger que les taureaux eussent des boules de cuir aux cornes, ce qui a fait de la *corrida* d'aujourd'hui ce que l'on appelait au moyen âge une joute courtoise à fer émoussé.

En Espagne, au moment où la *cuadrilla* va entrer dans le cirque, elle s'arrête et fait sa prière depuis la première spada jusqu'au dernier chulo à la *Maison de la Vierge*.

Dans la *maison de la Vierge*, pendant tout le temps que dure la fonction, un prêtre se tient en prière, prêt à donner le viatique aux blessés ou l'absolution aux morts.

Je ne sais s'il y avait au Havre une maison de la Vierge, mais il est évident que cette cure eût été une sinécure, toute précaution étant prise pour que non-seulement il n'y eût pas mort d'hommes, mais même mort d'animaux.

Le cirque du Havre est exactement pareil aux cirques espagnols. Seulement, au-dessus du couronnement méridional, on voit toute la côte d'Ingouville, ce qui fait un charmant effet.

Il se compose d'une arène de cent quatre-vingt mètres à peu près de circonférence.

Cette circonférence est enveloppée d'une première barrière, ou plutôt d'un premier rempart en planches, comme des planches de tonneau, peintes en rouge, afin d'agacer l'œil de l'animal; ce rempart est haut d'un mètre et demi et se nomme l'*olivo*.

Un couloir de cinq pieds de large le sépare de l'amphithéâtre.

C'est dans ce couloir que se réfugient les chulos et les banderilleros poursuivis par le taureau.

Rien de gracieux et d'élégant comme le saut qu'ils font en s'envolant, c'est le mot, par-dessus les barrières, en déployant leurs manteaux aux couleurs éclatantes, pour fuir le taureau entre les cornes duquel ils glissent parfois.

Il va sans dire qu'une spada serait déshonorée si elle quittait l'arène ou si elle fuyait.

La *cuadrilla*, moins nombreuse qu'en Espagne, se compose de

huit personnes.

Une première et une seconde épée : MM. Gonzalo Mora, de Madrid, et Barnabo Asensio, de Séville.

De quatre banderilleros : Manuel Fernandez, de Madrid ; Santiago Ayer, de Madrid ; Vicente Mendez, de Madrid ; Francesco Tetia, de Madrid.

Deux picadors : Antonio Ara, de Madrid ; Antonio Osuna, de Madrid.

L'entrée de la *cuadrilla* venant demander les clefs du *toril* au sous-préfet a été splendide. – Tous les membres de la troupe sont jeunes et beaux, les costumes magnifiques ; celui de la première spada, vert et or, doit coûter au moins trois mille francs.

Une chose a un peu étonné les belles spectatrices du Havre, c'était de voir des hommes avec des chignons au moins aussi volumineux que les leurs, mais qu'elles se rassurent, ces chignons ne sont point de meilleur aloi que la plupart de ceux que nous connaissons.

Les clefs du *toril* accordées, les picadors ont pris leurs places entre la porte du *toril* et la porte d'entrée de la *cuadrilla*, et on a ouvert la porte au premier taureau.

Il devait y avoir six courses.

Le premier taureau a fait une belle entrée, bien effarée. Au milieu de l'arène seulement il s'est arrêté, regardant autour de lui et ne comprenant rien à ces hommes tout reluisants d'or, agitant à ses yeux des manteaux de toutes couleurs.

Puis il a foncé sur un picador, qu'il a enlevé de terre avec son cheval. Le picador a perdu les arçons et a été retenu par deux banderilleros, tandis que deux autres attiraient le taureau à eux.

Ce qui sauve les hommes du plus grand danger, c'est le peu de suite que le taureau a dans les idées ; il est difficile de voir des têtes plus éventées que ces têtes aux yeux sombres, qui semblent penser si profondément.

Virgile a appliqué l'épithète de *rêveurs* aux grands bœufs qui ruminent à l'ombre. Sans doute ils ont pour rêver des raisons que

les taureaux n'ont pas.

La même épithète appliquée aux taureaux serait une bien épaisse flatterie.

La course a suivi sa forme ordinaire.

D'abord lutte du taureau contre les picadors ;

Plantation par les banderilleros de cocardes dans le front du taureau et de banderilles dans les épaules ;

Enfin simulacre de la mort du taureau par la première épée, quand le taureau est arrivé au paroxysme de la colère.

Là l'émotion était la même, et même devait être plus grande, que si la première spada eût eu son épée à la main, et eût été en droit de tuer le taureau.

En effet, l'animal ne courait aucun danger puisqu'une flexible baguette armée d'un léger fer façonné pour traverser simplement la peau remplaçait l'épée aux mains de Gonzalo Mora.

Mais Gonzalo Mora courait à peu près le même danger que si le taureau n'avait pas eu de boules de cuir au bout de ses cornes.

Et, en effet, supposez un homme recevant le coup de corne pareil à celui dont un des taureaux a défoncé la barrière et a crevé des planches de deux pouces d'épaisseur.

Je vous demande ce qu'il adviendra de l'homme.

C'est alors que la lutte de l'adresse contre la force devient plus curieuse, devenant plus grande. L'épée, aux mains d'un habile torero, rassure les spectateurs. Mais quand cet homme en jaquette dorée, en bas de soie, ayant pour toute défense la *muleta* d'une main et une baguette de l'autre, se trouve en face d'un taureau furieux, qui voit rouge, qui veut du sang, c'est là que le sang-froid de l'homme devient un vrai courage et que ses provocations insultantes à l'animal deviennent une incroyable audace.

Les banderilleros ont déployé un courage inouï et une fabuleuse adresse dans l'application des cocardes. – Pour clouer la cocarde au front du taureau, il faut lui frapper le front du plat de la main, – et ce n'est pas chose commode quand le taureau bondit mugissant au milieu du nuage de fumée que font autour de lui les



banderilles à artifice qui éclatent dans sa chair.

En Espagne, quand un banderillero ou un picador fait un beau coup, il est rare qu'un bouquet ne tombe pas de l'amphithéâtre à ses pieds.

Ce bouquet, il le ramasse, le baise et le met à son sombrero.

Il vient de sa maîtresse.

Au Havre, aucun bouquet n'est tombé aux pieds des planteurs de cocardes et de banderoles ; mais que nos Espagnols se consolent, je parie pour des bouquets à la seconde.

Il y a eu peu de variétés dans les différentes courses, si ce n'est qu'à la troisième le taureau a brisé une de ses boules et s'est trouvé à moitié armé.

On a fait aussitôt rentrer les picadors dont les chevaux valaient trois ou quatre cents francs, mais l'on ne s'est point préoccupé des hommes.

Le sixième taureau nous gardait la comédie après le drame ; c'était ce qu'on appelle en Espagne un taureau sauteur.

À la poursuite d'un banderillero qui a sauté par-dessus la barrière, il a sauté après lui et s'est trouvé dans le couloir, au grand étonnement, je dirai presque au grand effroi, de l'amphithéâtre.

Puis le banderillero ayant rebondi du couloir dans l'arène, le taureau y a été aussitôt que lui.

Trois fois il a fait ce tour de force gymnastique, au grand amusement des spectateurs, qui ont crié d'une seule voix :

— Bravo toro ! Bravo toro !

On se serait cru à Madrid ou à Séville.

En somme, toutes réduites à une espèce de marivaudage que sont les courses du Havre, elles ont eu aujourd'hui et auront à l'avenir, je n'en doute pas, un immense succès. La certitude de ne pas voir couler le sang fera que les maris et les pères de famille n'auront aucun obstacle à opposer aux désirs de leurs femmes et de leurs filles.

Je voudrais bien être assez riche pour faire une affaire avec le chemin de fer du Havre. — Je soumissionnerais des trains de plai-

sur tous les dimanches, – rien que pour les courses de taureaux.  
Tout Paris y passerait.

## Seconde course du dimanche 5 juillet

À la seconde course, le vaste cirque destiné aux courses s'épanouissait comme une corbeille, sous un ciel véritablement espagnol.

Arrivé l'un des premiers, nous avons pu voir avec joie notre prédiction s'accomplir, et la vaste arène se remplir lentement, mais se remplir complètement.

Plus de 8,000 personnes ont pris place sur les gradins, et à peine quelques banquettes sont-elles restées vides, là où le soleil frappait le plus ardemment.

Il devait y avoir près de dix mille francs de recette.

Une loge garnie d'étoffes de couleurs tendres retombant devant son balcon et descendant jusqu'à moitié du couloir attendait le consul espagnol et sa société.

Neuf dames et deux beaux enfants y ont pris place.

M<sup>me</sup> Ortega Morejon ; M<sup>me</sup> Joret des Closières ; M<sup>me</sup> la baronne Quinette de Rochemont ; M<sup>me</sup> Alfred Pochet ; M<sup>me</sup> la baronne Mechin ; M<sup>me</sup> Mosneron-Dupin ; M<sup>me</sup> Benoist ; M<sup>me</sup> Godard ; M<sup>me</sup> Charles Mesnard.

Tous les regards se sont fixés sur la loge, et il faut le dire, quelques-unes des femmes qui l'occupaient méritaient que les regards ne s'en détournassent plus.

Malgré la brise de mer, la chaleur était grande ; aussi les spectateurs ont-ils complaisamment attendu qu'elle fût tombée pour demander la *cuadrilla*.

La *cuadrilla* a paru, la première épée Gonzalo Mora en tête.

Le beau et élégant *torero* n'avait plus son costume vert à lourdes épaulettes d'or, il était vêtu d'un magnifique costume chocolat et argent.

Barnaba Asensio, qui marchait à sa droite, portait un costume

de la même coupe, mais cerise et argent.

La *cuadrilla* a salué le sous-préfet et le consul, puis le cornet traditionnel, avec les fausses notes légendaires, a donné le signal de l'entrée du taureau. Les picadors ont pris leur place à droite du cirque, la porte du *toril* s'est ouverte, et le taureau s'est précipité dans l'arène.

Un visage humain ne peindrait pas mieux l'étonnement que ne le fait le visage du taureau passant ainsi de la nuit la plus obscure au jour le plus éclatant, de la solitude la plus complète à cette arène qui renferme 10,000 spectateurs, du silence le plus absolu aux cris d'une foule joyeuse de le voir enfin paraître.

Le taureau sort du *toril* comme un fou ou comme un furieux, ce qui se ressemble beaucoup. Il arrive galopant et bondissant jusqu'au milieu du cirque. Arrivé là, il s'arrête, regarde à droite et à gauche, voit les picadors, et fond immédiatement sur l'un d'eux.

L'homme et le cheval font une masse. Le taureau cherche l'ennemi le plus gros, le croyant le plus redoutable, et se précipite sur l'homme et le cheval.

C'est ce qu'a fait notre débutant d'hier. Il a foncé sur le picador, a enlevé le cheval de terre avec ses cornes. Le cavalier a perdu l'équilibre, et malgré ses immenses étriers, est tombé lourdement sur le sable.

Sa lance trop faible s'était brisée et n'avait pu arrêter le taureau.

Voilà où éclate la stupidité de l'animal ; le cheval démonté, l'homme à terre, il s'arrête, regarde d'un autre côté, et s'élance sur la première loque rouge ou bleue que l'on fait voltiger devant lui.

Le nôtre s'est élancé à la suite d'un banderillero qui l'a entraîné à l'autre extrémité du cirque.

Pendant ce temps, deux hommes ont ramassé le lourd picador que l'on a remis en selle.

Une fois à terre, la pesante armure dans laquelle il est enfermé

lui ôte toute la liberté de ses mouvements, et seul il ne se relèverait même pas.

J'ai vu, à Madrid et à Séville, des taureaux plus *collans* que les autres s'acharner au picador tombé et le rouler comme une masse, mais toujours finir par l'éblouissement des manteaux et toujours abandonner l'homme pour son ombre.

Le sanglier est plus intelligent que cela ; une fois acharné au chasseur, il ne le quitte plus.

Je remarque une chose curieuse, – à Madrid et par toute l'Espagne les picadors, avec leur lourde ferraille, leurs longues lances, les espèces de plats à barbe dont ils sont coiffés, et qui rappellent, tout enrubannés et enpomponnés qu'ils sont, l'armet de Membrin du héros de la Manche, sont avec les alguazils le côté hilarant du spectacle : chaque accident qui arrive au picador provoque des rires et des battements de mains ironiques.

En France, au contraire, un intérêt tout particulier s'attache au picador, et les spectateurs montrent pour lui une sympathie réelle, qui se manifeste par les plus sérieux applaudissements.

Hâtons-nous de dire qu'une fois remis en selle, notre homme a lancé son cheval au petit galop sur le taureau, et, muni d'une nouvelle lance plus forte que la première, a soutenu sans être ébranlé deux assauts furibonds, dans lesquels le cheval eût passé un mauvais quart d'heure si les cornes n'eussent été désarmées.

Barnabo Asensio a eu les honneurs de cette première course.

Il a admirablement *capé* le taureau, c'est-à-dire que, sans changer de place et en tournant simplement sur lui-même, il a échappé à la colère de l'animal, en la détournant sur son manteau rouge.

Des applaudissements unanimes l'ont récompensé de ce tour d'audace et d'adresse, et choses que j'avais prédites dans mon dernier article, une couronne et un paquet de cigares sont tombés à ses pieds, tandis que s'envolait de la loge du consul, lâché par la belle baronne de Rochemont, un magnifique pigeon blanc qui, les pattes liées, a été se faire prendre de l'autre côté de l'amphi-

théâtre.

Mais ce qui était plus espagnol que tout cela, c'était un groupe de jeunes espagnols qui, placés au-dessus du *toril*, se sont mis à jeter leurs chapeaux, leurs foulards et leurs cannes dans le cirque.

L'Espagnol est naturellement avare, mais dans ses moments d'enthousiasme il n'a plus rien à lui. J'ai vu à Madrid les femmes jeter leurs bouquets, leurs éventails, leurs chaînes d'or. J'ai vu les hommes jeter leurs chapeaux, leurs étuis à cigares, et jusqu'à leur bourse.

Enfin Gonzalo Mora est venu, lançant son chapeau en l'air, selon la coutume, et demandant à Dieu la longue alliance, et le bonheur de la France et de l'Espagne, solliciter l'honneur de tuer le taureau aussi sérieusement s'il n'eût pas tenu à la main une baguette au lieu d'épée.

La permission lui a été accordée, et, la *muleta* d'une main, sa baguette de l'autre, il s'est avancé vers le taureau.

Là, nous l'avouons, le spectacle grandit, car tout le danger est pour l'homme, sans autre défense qu'un carré de drap rouge contre un animal furieux.

Tous les préliminaires de la mort ont été faits, par la première épée, avec la plus grande adresse ; mais, au moment d'enfoncer l'épée, Gonzalo, oubliant qu'il n'avait qu'une baguette à la main, a porté le coup avec la même violence que si la baguette eût dû entrer ; mais la baguette a glissé sur l'épaule lisse de l'animal ; la main du *torero* a porté sur la corne, et il s'est luxé le pouce.

Personne, au reste, ne s'en est aperçu que moi peut-être. — Gonzalo Mora est venu à la loge consulaire recevoir la couronne qui lui était destinée, puis il est sorti du cirque, a demandé un verre d'eau, et, appuyant sa tête au chambranle de la porte d'entrée, il s'est trouvé mal. Tout le monde alors put s'apercevoir de l'accident qui lui était arrivé.

Un instant après, il était dans le cirque, donnant le signal de la seconde course.

La seconde course n'a eu de particulier qu'une très hardie

fantaisie d'Asensio, que j'ai vu faire, au reste, plusieurs fois, à Madrid.

Au moment où le taureau courait tête baissée sur un *banderillero*, il lui a sauté par-dessus la tête.

Le second taureau ayant donné quelques marques de faiblesse, on a réclamé les banderilles en flammes, par le mot habituel :

*Fuego ! fuego !*

La chose était juste et a passé sans difficulté. Quatre banderilles à poudre fulminante et à pétards lui ont été plantées au haut des épaules, et, bondissant, mugissant, faisant voler le sable, il a disparu dans un tourbillon de fumée.

Sans doute avait-il reconnu Asensio au milieu de ses adversaires les plus acharnés ; car, contre l'habitude des taureaux, sans se laisser détourner par le manteau des *banderilleros*, il lui donna une poursuite si directe qu'il arriva à la barrière presque en même temps que lui. Si bien qu'au moment où le léger sobresalienté sautait par-dessus l'*olivo*, il lui enlevait son soulier avec sa corne.

Asensio reparut un pied chaussé et l'autre nu, et, sans doute à la suite d'un vœu qu'il avait fait en l'air, il alla, avant de remettre son soulier, planter à cloche-pied une cocarde au milieu du front du taureau.

Ce beau coup lui valut une couronne, un second pigeon, et les quinze ou vingt chapeaux du groupe espagnol du toril, qu'il eut la magnanimité de faire reporter à leurs maîtres.

La troisième et la quatrième course se passa dans les mêmes conditions.

Seulement un picador fut désarçonné et tomba entre les jambes de son cheval. Le taureau s'acharna au cheval qui ne bougea point, se laissant faire comme s'il eût compris qu'il servait de rempart à son maître.

Le cheval eut sa part d'applaudissements. Un enthousiaste, que je soupçonne d'être un farceur français, lui jeta son chapeau.

À la quatrième course, Santiago Ayer fit avec beaucoup de grâce le saut de la lance. Inutile de dire que les bouquets, les

cigares et les chapeaux se mirent à pleuvoir de plus belle.

La cinquième course fut sans intérêt. On avait affaire à un taureau mou. Aussi se livra-t-on sur lui à toutes sortes de plaisanteries. La plus ingénieuse fut de le coiffer avec une mante de manière à lui faire un voile.

Le taureau aveugle alla se jeter dans l'*olivo*, qu'il fit craquer, mais qui, à l'aide de quelques clous enfoncés à l'instant même, reprit sa solidité première.

Asensio, qui voulut se livrer avec lui à des privautés par trop familières, reçut un coup de corne dans le côté.

Par bonheur la corne était garnie de sa boule.

Le taureau fut sifflé, et rentra tout honteux dans son *toril*, où je lui conseille, puisqu'on a fait semblant de le tuer, de faire semblant d'être mort.

On attendait avec impatience le sixième taureau.

On sait de quelle facétieuse façon le taureau sauteur avait fermé la première séance, et l'on espérait qu'après un pareil succès il continuerait ses débuts de premier comique.

L'attente générale fut trompée. Au lieu d'un taureau *sauteur*, nous avons eu un taureau *rageur*.

À peine entré dans le cirque, il s'est mis à tout bousculer : picadors, banderilleros, et jusqu'à la première épée, Gonzalo Mora, qu'il a forcé d'enjamber la barrière, chose assez inusitée pour un torero.

Cependant, le débutant n'a pas voulu tromper tout à fait l'attente des spectateurs ; – il a sauté par-dessus la barrière à la poursuite d'un banderillero, – et suivant le couloir, il a été droit ou plutôt circulairement au groupe des Espagnols jetant leurs chapeaux.

Au milieu du groupe, il y avait deux charmantes femmes, l'une vêtue de bleu, comme un saphir, l'autre vêtue de gris, comme une opale.

Sans doute lui ont-elles tiré l'œil, – car, exercice rare chez les taureaux, il s'est dressé sur ses pattes de derrière, et, des pattes de



devant, s'est mis à battre le tambour sur l'amphithéâtre, à quarante centimètres au-dessous d'elles.

Ces dames, qui ne s'attendaient pas à une pareille sympathie, se sont rejetées en arrière avec de petits cris charmants.

Le taureau a repris son aplomb en retombant sur ses quatre pattes, mais on a eu toutes les peines du monde à le faire rentrer dans le cirque.

Il y rentra enfin, mais pour soulever une tempête dans l'arène.

Sans avoir égard aux épisodes dont le taureau venait d'émailer sa course, quelques amateurs, qui n'ont qu'une légère notion du juste et de l'injuste, et qui ne voient dans les banderoles enflammées qu'une excitation et un amusement, et non une punition, s'écrièrent :

— *Fuego ! fuego !*

Mais aussitôt répondirent d'autres cris de : — *Non ! non !* protestations d'âmes justes, qui trouvaient que le taureau ne méritait pas d'être traité en paresseux.

La discussion s'anima.

Alors une belle jeune fille, qui était placée à ma gauche, se leva et cria de toutes ses forces :

— Non ! pas le feu, pas le feu, le taureau ne mérite pas le feu ; il a été vaillant. *Bravo toro ! bravo toro !*

Mais, comme presque toujours, le parti de la justice fut vaincu, les *fuegistes* l'emportèrent, et quatre banderilles en flammes furent plantées dans le dos de la pauvre bête.

C'est alors qu'il montra ce qu'il savait faire : bonds, cabrioles, sauts par-dessus les barrières, poursuites des alguazils et des banderilleros dans les couloirs, – nouvel hommage aux dames bleues et grises. – Poursuite acharnée ! Aux banderilleros !...

Le public en eut pour son argent et au delà.

Au point de vue du plaisir général, les *fuegistes* avaient eu raison ; mais, au point de vue de la justice, ils avaient eu tort.

La belle jeune fille qui avait crié : *Non !* applaudissait comme les autres, mais n'en persistait pas moins dans son opinion.

Sans doute me connaissait-elle, car lorsque je me levai pour partir, elle appuya la main sur mon bras.

— C'est égal, dit-elle, vous direz qu'ils n'avaient pas le droit de lui mettre le feu, – car, par mon cœur, – ils ont eu tort.

— Oui, Mademoiselle, ils ont eu tort. J'en jure par votre cœur, – et, si vous le voulez, – pour votre cœur.

## Troisième course

L'homme propose – Dieu dispose – nous n'avons pas eu la même chance qu'Auguste. Il est vrai que nous n'avons plus comme lui affaire à Jupiter, Dieu de bonne pâte, qui s'entendait assez bien avec les humains, et surtout avec les humaines.

Non, tout au contraire, il a fait beau la nuit, et le jour, au lieu de ramener le soleil, a ramené l'orage.

Les courses de taureaux commencent d'ordinaire à quatre heures précises. Le temps menaçait dès deux heures ; eh bien ! malgré les menaces du temps, le cirque était comble, tant la rage des taureaux a mordu ici tout le monde.

La *cuadrilla*, en entrant dans l'arène, a enfoncé jusqu'à mi-jambe : la pluie de la veille avait détrempe la terre.

Mauvais présage : le *torero* a secoué la tête et a montré son bas de soie souillé de taches.

Puis tout s'est passé comme de coutume ; salut au maire, salut au consul espagnol ; puis la musique, etc.

Avec le taureau entrant dans l'arène, la pluie a commencé de tomber, alors tous les parapluies se sont ouverts, et l'amphithéâtre n'a plus présenté que le spectacle de ces immenses tortues que faisaient les Romains avec leurs boucliers pour monter à l'assaut.

Mais avec la pluie, et par le même convoi, est arrivé le tonnerre, et quel tonnerre !

Alors il y a eu deux spectacles, celui de la course qui continuait et celui de l'orage qui allait croissant.

Au moment où la foudre éclatait, juste au-dessus de l'arène, sans que personne y fit attention, les banderilles à pétards éclairaient au cou du taureau, et le taureau bondissait au milieu d'un nuage de fumée.

On eût dit que le tonnerre était tombé sur lui.

Le vent soufflait de la mer, et ceux qui ont senti ce vent du Havre qui arrive droit d'Amérique, sans aucun obstacle, peuvent seuls en comprendre la violence. L'amphithéâtre tout entier craquait. Les spectateurs luttèrent contre les parapluies retournés ; un tourbillon s'engouffra dans l'arène qui aveugla tout : picador, toreros, banderilleros et taureau.

Puis le tonnerre tomba – sur l'Exposition distante de dix pas du cirque.

Six milles spectateurs courbèrent la tête sous le coup ; pas un ne songea à s'en aller.

Les petites maîtresses qui, dans leurs chambres, eussent eu peur du tonnerre et eussent jeté les hauts cris lançaient des colombes enrubannées dans l'arène, en disant :

— Allez toujours, ce n'est rien.

La malheureuse *cuadrilla* avait de l'eau jusqu'à mi-jambe ; le cirque était transformé en naumachie.

Comme la musique sonnait l'entrée du troisième taureau, le maire lui fit signe de cesser, il était impossible de continuer la course.

Le taureau rentra dans le toril ; la *cuadrilla*, qui n'attendait que ce signal, disparut comme par magie.

Alors le spectacle passa de l'arène à l'amphithéâtre ; – une partie des spectateurs se décida à partir ; – l'autre s'obstina à rester.

Au milieu de la confusion d'un pareil départ, par une pareille pluie, et comme on se pressait aux portes des vomitoires, – un coup de tonnerre éclata, – le ciel s'ouvrit, – on crut la foudre tombée sur le cirque.

Elle était tombée sur le paratonnerre du théâtre, – elle avait renversé le lampiste qui éclairait l'horloge.

Le brave homme s'était trouvé dans le courant électrique, il avait reçu une violente secousse, il était couché sur le dos, il se croyait mort et en avait pris son parti, lorsqu'une demi-heure après le coup de tonnerre, le régisseur, voyant que l'allumeur ne

descendait point pour éclairer la salle, se mit à sa recherche, et le trouva encore tout étourdi du choc électrique ; mais, sauf l'étourdissement, n'ayant aucun mal.

Revenons au cirque, à l'orage, au tonnerre et à la pluie.

Le tonnerre était tombé de nouveau deux fois – mais dans la mer – c'est un plaisir qu'il peut se donner – il ne fait de mal à personne.

Sauf quelques places vides, l'amphithéâtre avait conservé le même aspect.

De larges groupes pressés faisant tortues avec leurs parapluies.

Un immense encombrement aux places couvertes : – on n'a plus aucune raison de craindre, je vous en réponds, pour la solidité du cirque, – s'il avait dû s'écrouler, ce serait chose faite.

Quelques personnes ont redemandé leur argent, et l'argent a été rendu. La majeure partie des spectateurs est partie sans rien réclamer.

Pour récompenser ceux qui n'ont pas redemandé leur argent, la première course donnera deux taureaux de plus, huit au lieu de six.

Puis, comme il y a course de chevaux à deux heures, l'arène des taureaux sera ouverte dimanche à neuf heures pour dix ; à midi, les spectateurs seront libres de passer d'une course à une autre.

ALEX. DUMAS.

## Programme de la quatrième course qui aura lieu dimanche 19 juillet

« Dimanche prochain 19 juillet doit avoir lieu, dans les arènes espagnoles, la quatrième course de taureaux. La direction, désireuse de dédommager le public de l'interruption occasionnée par la pluie torrentielle qui n'a cessé de tomber pendant la dernière représentation, a organisé, sans augmentation du prix des places, une prochaine course composée d'éléments entièrement nouveaux. Ce sera une pièce en huit actes au lieu de six. – Deux taureaux de plus à courir.

« Six sont choisis parmi les meilleurs de chaque course déjà fournie au Havre, et deux sont des premiers sujets d'Espagne, c'est-à-dire des plus furieux.

« Tous nés sur les rives de l'Arga, dans la Navarre, sont dans leur quatrième année d'âge, époque de leur plus grande vigueur, et par suite de leur plus grande férocité.

« Ce qui rendra cette course plus émouvante, c'est que presque tous les animaux ont déjà couru, et par suite ont commencé bien à leurs dépens à savoir distinguer la proie de l'ombre, à poursuivre avec acharnement le banderillero et le picador, laissant de côté l'amulette et le manteau.

« C'est aussi ce qui doublera le danger couru par l'artiste qui fera le saut de la garoche, car il faudra pour exécuter adroitement ce saut que le banderillero n'attende pas le moment de poursuite du taureau, mais choisisse l'instant pendant lequel l'animal se trouve au milieu de l'arène.

« Une considération presque commerciale rendra cette course encore plus intéressante. Les chevaux qui en Espagne affrontent le taureau sont des chevaux condamnés à l'abattoir et dont la peau seule a une valeur. Cette valeur leur est enlevée par les coups de cornes du taureau ; mais c'est une affaire de quinze à

vingt francs. Les chevaux qui affrontent le taureau à Séville et à Madrid même ne se payent guère davantage. Ici, c'est tout différent ; les picadors sont montés sur d'excellents chevaux valant cinq ou six cents francs, montures dont ils sont responsables : l'homme s'exposera donc d'autant plus pour sauver le cheval.

« Au moment où les banderilles, lancées sur le taureau, lui piqueront la peau, de petits drapeaux aux couleurs nationales et alliées de France et d'Espagne, ainsi que des oiseaux, s'échapperont de ces banderilles.

« Les pieds liés avec des chaînes, des banderilleros sauteront, c'est le cas de le dire, à pieds joints par dessus leur ennemi. Enfin d'autres, plus hardis, assis sur des chaises, attendront froidement l'approche rapide du taureau pour s'élancer sur lui et lui enfoncer les banderilles.

« En un mot, les tours d'adresse les plus extraordinaires seront exécutés par tous les artistes de la troupe espagnole, suivant l'excitation du taureau.

« Or, comme dans cette journée du 19 juillet doivent avoir lieu, en même temps, des courses de chevaux, la direction espagnole, voulant faire profiter d'un double spectacle les excursionnistes et les personnes de la ville, a décidé que sa représentation commencerait dès dix heures du matin, afin qu'elle fût terminée avant les courses de chevaux.

« Enfin, tout promet, à la quatrième course, un attrait plus grand encore que n'ont eu les deux premières. Que le beau temps les favorise, et le cirque sera complètement rempli.

« GEORGES D'ORGEVAL. »

La pose des Banderilles et des Cocardes sera faite indifféremment par tous les Banderilleros.

Le saut de la Garoche sera fait par le Banderillero SANTIAGO AYER.

MANUEL FERNANDEZ et FRANCISCO TEIRA mettront des Banderilles au Taureau assis sur une chaise.

Le feu sera mis aux Taureaux qui auront besoin d'être excités.



Impossible de désigner d'avance les incidents qui naîtront du caractère ou des caprices du Taureau, mais les artistes qui composent la *cuadrilla* sont assez habiles et assez jaloux de plaire au public pour ne laisser échapper aucune occasion de varier les émotions des spectateurs.



## Costumes des Artistes composant la Cuadrilla

GONZALO MORA	Vert et Or.
BERNAVE ASENSIO	Vert de mer et Argent.
VICENTE MENDEZ	Blanc et Or.
SANTIAGO AYER	Vert et Argent.
MANUEL FERNAN	Rose Magenta et Argent.
FRANCISCO	Bleu et Noir.